

Cinéma et exil

Marie-Claude Loiselle

Cinéma et exil

Numéro 106, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2001). Cinéma et exil. *24 images*, (106), 8-8.

Cinéma et exil

Tentons d'imaginer un instant le cinéma français des trente dernières années, ou encore le cinéma américain depuis ses débuts, sans tous les cinéastes venus d'ailleurs. On ne peut évidemment évaluer une autre réalité que celle que l'on connaît, mais cette tentative permet tout au moins d'entrevoir la fécondité qu'ont apportée les artistes, les cinéastes venus de l'étranger.

Du point de vue de celui qui quitte son pays, l'exil, qu'il soit volontaire, économique ou politique, se vit fatalement comme une rupture avec le passé, une mise à distance, le plus souvent douloureuse, de ses racines, donc d'une partie de lui-même. Si pour Léa Pool s'exiler constitue une expérience positive permettant de «recommencer à zéro» pour «se construire», par contre, lorsqu'elle est forcée, cette expatriation devient une épreuve extrêmement traumatisante, comme l'évoque dans ce dossier Fernando Solanas, qui rappelle que chez les Grecs «la condamnation à quitter son pays était une des peines les plus fortes». Dans la création, ce dé-paysement, au sens profond du terme, c'est-à-dire la perte du pays, accentue davantage encore la distance qui doit pourtant s'établir d'emblée entre l'artiste et le monde environnant comme matière première symbolique, mais aussi physique. Ainsi, l'exil se vit-il forcément comme confrontation culturelle, sociale, politique ou esthétique — quand ce n'est pas tout cela à la fois — entre un nouveau lieu à s'approprier et le passé, la mémoire, un langage propre que l'on emporte avec soi.

Et puis, une question capitale se pose: comment créer sans lien profond avec un territoire? Et avec quel territoire? Celui d'où l'on vient? Celui qui nous accueille? Ou encore: le déraciné se voit-il amené inévitablement à s'inscrire (pour le meilleur et pour le pire) dans un «entre-deux», comme le suggère Gérard Grugeau dans le texte qui suit, dans un «pays intériorisé», réinventé? Il s'agira pourtant toujours, comme l'évoque Otar losseliani, de «recréer ailleurs sa propre vision du monde», afin de conjuguer le territoire réel et le territoire rêvé de la mémoire. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE

